

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

ABONNEMENT

Saumur:
 Un an 30 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 8

Poste:
 Un an 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne:

A SAUMUR,
 Au bureau du Journal
 ou en envoyant un mandat
 sur la poste,
 et chez tous les libraires.

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 20
 Réclames, — 30
 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication
 des insertions reçues et même payées,
 sauf restitution dans ce dernier cas;
 Et du droit de modifier la rédaction
 des annonces.

Les articles communiqués
 doivent être remis au bureau
 du Journal la veille de la repro-
 duction, avant midi.
 Les manuscrits déposés ne
 sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS,
 A L'AGENCE HAVAS
 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.
 L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-
 postés de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 24 JUILLET

UN GOUFFRE SANS FOND

Le gouvernement de la République marche actuellement les yeux fermés (et fermés volontairement) — le journal de M. Clémenceau le déclare — à un gouffre sans fond. Je ne veux pas écrire le mot de banqueroute, ajoute M. Camille Pelletan, mais la France est actuellement dans cette double situation: elle qui avait récemment le second crédit du monde (après l'Angleterre), elle ne sait plus comment emprunter, tant elle a abusé des emprunts; elle cherche des signatures adjointes; elle s'endette sous le nom des grandes compagnies, des chambres de commerce, etc... En second lieu, nous empruntons 3 à 400 millions chaque année, plus d'un milliard tous les trois ans!

Veut-on continuer indéfiniment? conclut le rédacteur de la Justice. C'est la ruine certaine. Et que serait la ruine au moment d'une guerre?

Ces aveux dépouillés de tout artifice doivent donner à réfléchir. Les députés-journalistes qui le confessent, fulminaient, il est vrai, contre nous, il y a peu de temps, lorsque nous contestions la déplorable gestion financière du gouvernement de la République, quand nous appelions l'attention des Chambres sur le déficit budgétaire que ces mêmes députés-rédacteurs niaient énergiquement!

Au moment où les deux chefs du parti radical reconnaissent eux-mêmes que le gouvernement républicain, à bout d'expédients, ne sait comment emprunter, d'autres personnalités républicaines influentes déclarent hautement un emprunt urgent, indispensable, solitaire.

Le ministre des finances avait déjà songé à émettre un emprunt, un gros emprunt d'un million, paraît-il, mais les notables financiers qu'il avait consultés sur cette éventualité lui ont tous répondu que « le moment ne serait pas favorable ».

M. Andrieux, membre de la commission

du budget, reconnaît qu'il faut en finir par un emprunt de véritable liquidation, à la condition qu'il soit accompagné de deux mesures: LA CRÉATION D'IMPÔTS NOUVEAUX et la fusion des budgets extraordinaire et ordinaire.

Et ne croyez pas, ajoute malicieusement le député des Alpes, qu'en demandant cet emprunt, je ne m'écarte pas plus que le gouvernement de la fameuse formule: « ni emprunts, ni impôts nouveaux! »; car, jusqu'à présent, on ne fait pas autre chose qu'emprunter — seulement on le fait d'une façon détournée.

Les républicains ne sauraient se jouer plus cyniquement de la volonté affirmée par le pays aux dernières élections générales. Le programme de la droite: « ni impôts nouveaux, ni emprunts nouveaux », avait pour corollaire: les économies.

Le gouvernement de la République ne peut et ne veut réaliser des économies. Il continue à emprunter subrepticement. Il songe à créer de nouveaux impôts et à contracter un grand emprunt.

Ce sera la ruine, la banqueroute, dont la Justice parle avec terreur, après que ses amis politiques, par leur incapacité, par leurs gaspillages, dédaignant les protestations et les patriotiques avertissements de la droite, auront poussé la France dans « le gouffre sans fond ».

EDMOND ROBERT.

A PETERHOF

Toute la presse européenne, à de rares exceptions près, reconnaît aujourd'hui que l'entrevue de Peterhof et de Saint-Petersbourg ne modifiera pas les conditions antérieures de la situation internationale. Il n'est plus question de désarmement, de mission comminatoire de M. Herbert de Bismarck, d'entrée de la Russie dans l'alliance de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie. Tous les renseignements qui sont arrivés des grandes capitales européennes, de Berlin même, confirment ceux que nous avons donnés avant l'entrevue, malgré les rumeurs

pessimistes qui circulaient alors. Le jeune empereur d'Allemagne semble avoir beaucoup espéré, pour les débuts de son règne et pour sa politique, de sa rencontre avec le Czar. Il paraît devoir être forcé de se contenter d'un accueil poli, d'acclamations peu enthousiastes et d'une fort belle retraite aux flambeaux.

La Gazette de l'Allemagne du Nord répond à l'assertion d'un journal français qui représente le voyage de l'empereur d'Allemagne comme un dernier effort pour amener une réconciliation avec la Russie. Le journal français avait soutenu que la démarche de l'empereur Guillaume devait être considérée comme un succès de la diplomatie russe; il avait ajouté que la Russie ne tarderait pas à demander la déposition du prince de Cobourg; que l'Allemagne était prête à y souscrire, mais à des conditions qui ne convenaient pas au Czar, lequel s'en tiendrait à sa résolution bien arrêtée de ne faire aucune concession à l'Allemagne.

La Gazette de l'Allemagne du Nord s'élève contre cette appréciation. Elle prétend que les hommes d'Etat allemands, s'inspirant du traité de Berlin, ont, dès le début, élevé des protestations contre l'entreprise du prince de Cobourg et n'ont jamais, à ce propos, songé à imposer aucune condition à la Russie. C'est là une invention enfantine.

Le traité de Berlin, à l'élaboration duquel l'Allemagne a présidé, est une convention qui lie toutes les parties contractantes, et la prise de possession de la Bulgarie par le prince Ferdinand est en opposition avec les clauses fondamentales de l'accord intervenu.

RETOUR DE M. CARNOT

Le Président de la République a quitté Vizille après avoir entendu force allocutions et distribué nombre de médailles et décorations.

Dimanche matin il a fait son entrée à Romans, et hier il était à Valence, où ont été clôturées les réceptions officielles. M.

Carnot a quitté cette ville dans le plus strict incognito pour rentrer précipitamment à Paris.

Il avait demandé que les honneurs militaires ne lui fussent pas rendus dans les villes où il passerait, et que les autorités civiles ne vissent pas le saluer dans les gares.

Les élections législatives du 22 juillet

Trois élections législatives ont eu lieu dimanche: dans l'Ardèche, en remplacement de M. Deguilhem, décédé; dans la Dordogne, par suite de la démission du général Boulanger, et dans le Rhône (scrutin de ballottage), en remplacement de M. Rochet, décédé.

Ardèche. — MM. Beaussier, opportuniste, élu, 44,561 voix; général Boulanger, 24,793.

Dordogne. — Inscrits, 446,636; votants, 99,732. — MM. Taillefer, conservateur, élu, 49,427 voix; Clerjounie, opportuniste, 43,099; général Boulanger, 4,737.

Rhône. — Inscrits, 482,867; votants, 37,755. — M. Chepié, opportuniste, élu, 33,038 voix; divers et nuls, 4,717.

Dans le Rhône, l'élection de M. Chepié n'était pas disputée au second tour et néanmoins ce candidat est élu par un nombre infime de suffrages.

Le succès de M. Taillefer dans la Dordogne sur les républicains floquetistes et boulangistes, montre que ce département reprend sa place dans les rangs conservateurs, et M. Clerjounie n'a pas bénéficié de la coalition opportuno-radical.

Dans l'Ardèche, la lutte a été très vive contre le général Boulanger.

Opportunistes, radicaux, socialistes, ont fait rage, et le gouvernement n'est pas resté inactif. Les délégués boulangistes, notamment MM. Laisant et Naquet, n'ont pu prendre la parole dans les réunions où le tumulte était organisé, et le scrutin est un effondrement pour leur client. Il prouve que

37 Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA BARQUE ROUGE

Par Ch. SAINT-MARTIN

CHAPITRE XI

Le gouffre

(Suite)

Au moment même où Symphorien Beaudrillard s'était efforcé de harponner la Barque rouge, la digue s'était ouverte, le torrent s'était précipité dans les Grands-Carreaux et un courant d'une violence extrême s'était formé à la surface des flots.

Ce courant entraîna le Sagittaire et Louis Duparc, Beaudrillard et Charlot poussèrent à la fois un cri de terreur et élevèrent leur pensée vers Dieu.

Ils étaient perdus!

Mais il y avait encore assez d'eau devant eux pour remplir la carrière et quand le Sagittaire parvint en tournant à l'une des extrémités de la brèche, l'ardoisière était comble, et une vague énorme le rejetait en arrière, tandis que l'écume l'entourait.

La barque vint se heurter d'abord sur les buttes,

et la foule, qui voyait ces malheureux exposés à une mort certaine, leur cria:

— Sautez à terre!

En même temps, on leur jeta un câble.

Louis n'hésita pas, il bondit hors de la barque et saisit le câble, mais le courant le jeta aussitôt sur les pierres tranchantes et l'y brisa. Le sang jaillit de la tête et se confondit avec les flots. Aussitôt plusieurs hommes courageux s'élançèrent et relevèrent le jeune homme, le front déchiré, les yeux clos, comme un mourant.

Symphorien et le Furet étaient retenus sur le Sagittaire, muets d'horreur, les jambes tremblantes, immobiles à leur place.

Tout à coup, le courant, trouvant un autre débouché dans la seconde carrière, saisit de nouveau la barque et l'emporta. Le Furet et Beaudrillard tombèrent à la fois au fond du Sagittaire; mais, en tombant, Symphorien put apercevoir la Barque rouge qui disparaissait dans le lointain et le pauvre homme ne put s'empêcher de jeter sur le ciel un cri d'angoisse. Puis, pensant à son compagnon si tristement frappé:

— Ami Louis, murmura-t-il, ami Louis, adieu! C'est moi qui suis cause de ta mort... que Dieu me pardonne!

Puis, il ferma les yeux et se cramponna instinctivement aux bancs du bateau sous lesquels s'était

glissé Charlot, tenant encore entre ses bras ce petit bateau de liège avec lequel il allait mourir.

Le Sagittaire suivit les flots, passa sur les Grands-Carreaux, arriva près de l'Hermitage, pirouetta sur lui-même un instant, puis, tout à coup, disparut.

Beaudrillard et le Furet eurent la sensation d'un vide qui se faisait près d'eux, et leurs entrailles se contractèrent; puis, après quelques secondes, ils sentirent la barque se balancer, s'incliner et s'enfoncer avec eux dans un énorme trou noir. L'eau se précipitait en même temps sous la barque et suivait, ainsi que le Sagittaire, un plan incliné.

Où étaient-ils? Qu'allaient-ils devenir? Quels étaient ces bruits étranges qui bourdonnaient confusément à leurs oreilles, bruits de cascades, bruits de pierres écrasées, bruits sourds et lointains de gouffres qui s'emplissaient?

Beaudrillard l'ignorait, mais il vit le jour disparaître et la nuit la plus obscure se faire autour d'eux, quand il sentit la frêle barque qui les soutenait, lancée dans un espace vide et noir, il eut la sensation de l'agonie et, se penchant vers le pauvre enfant qui se cachait près de lui:

— Mon petit Charlot, dit-il, d'une voix douce et paternelle, mon petit Charlot, pense à la mort et au bon Dieu!

CHAPITRE VII

Le président des Pêcheurs-Réunis

Au confluent de la Vienne et de la Loire, près de l'antique ville de Candès et sur une colline qui domine au loin le grand fleuve, la rivière, la vallée et les immenses prairies du Verron en Touraine, s'élève un moulin, un coquet moulin aux ailes de toile et à la grosse tour de pierre, en forme de cône pointu.

Par les lucarnes du cube en planches qui renferme les paires de meules et l'arbre de couche, on aperçoit à gauche Candès, le château et le bourg voisin de Montsoreau, les hauteurs de Tarquant, de Parnay, de Souzay, de Dampierre, et même, par les beaux jours, le château de Saumur, perché sur les rochers et la flèche de Notre-Dame-des-Ardilliers; à droite, Saint-Germain-sur-Vienne, et plus loin les flèches de la petite ville de Chinon; en face la vallée, depuis la Chapelle-Blanche et les Sablons jusqu'à Bourgueil, Saint-Nicolas, Brain, Alloups et Vivy; en bas, la Loire et la Vienne venant s'unir à travers les grandes herbes et traversant le tableau. C'est un prestige des yeux, un éblouissement de lumière et d'espace, un féérique spectacle auquel on a peine à s'arracher!

Il semble que l'on respire mieux quand on a devant soi tant d'espace; il semble que la poitrine

la fougue irréflectie de deux ou trois jours n'a pas eu d'écho, ce dont nous félicitons les conservateurs ardéchois, qui ont jugé à bon droit impossible de marcher avec les révolutionnaires césariens composant l'entourage bigarré du général. Le plaisir facile de mettre en échec M. Floquet ne les a point poussés vers une alliance que rien n'aurait pu excuser; nous en louons les conservateurs, avec le regret toutefois qu'ils n'aient pas cru devoir présenter un candidat, ce qui ne pouvait que préparer utilement les électeurs à la prochaine lutte générale.

Un rédacteur de la France a interviewé le général Boulanger au sujet du résultat de l'élection de l'Ardèche et voici ce qu'a répondu le général :

« C'est parce que j'ai gardé le lit depuis le jour où j'ai posé ma candidature que je n'ai pas été élu dans l'Ardèche. Le jour où la période électorale s'ouvrirait, ma blessure me mettrait dans l'impossibilité absolue de diriger la campagne ou même de la suivre. Dès le premier jour, ma candidature s'en est allée à vau-l'eau. »

« Que comptez-vous faire maintenant, mon général? » a repris le rédacteur de la France.

« Je continuerai à me présenter partout où il y aura des élections législatives. Dès aujourd'hui ma candidature est posée à l'élection de la Somme. »

« Que je sois élu ou non, peu m'importe; ce que je veux surtout, c'est créer un mouvement national en faveur de la révision et donner rendez-vous aux opportunistes lors des élections générales. »

« Quoi qu'il advienne, les électeurs qui ont voté pour moi resteront fidèles à mon programme. C'est en 1889 qu'on verra si la France est satisfaite de la Constitution monarchique de 1875. »

L'ENTREVUE DES DEUX EMPEREURS

On télégraphie de Eydtkubnen, 23 juillet, au Paris :

« Ne soyez pas surpris de recevoir des dépêches bizarres. »

« Mais la censure coupe les phrases; supprime les mots qui ne lui plaisent pas, et il n'est permis de donner aucune impression, d'émettre aucune appréciation sur le séjour de l'empereur d'Allemagne en Russie. »

« L'accueil des populations, samedi et dimanche, a été très froid. »

« Les quelques manifestations sympathiques qui se sont produites venaient de la colonie allemande de Saint-Petersbourg. »

« Suivant des renseignements de source diplomatique, le czar demeure extrêmement réservé sur le terrain politique. »

« Aucun arrangement concernant la Bulgarie n'a été conclu. »

« Quant à la politique européenne en général, la conversation s'est bornée à des assurances amicales et pacifiques. »

« L'empereur Guillaume a insisté pour aller à Copenhague. »

« C'est une manière de faire sa cour à la

czarine envers laquelle j'ai remarqué qu'il s'est montré particulièrement empressé et gracieux dimanche, à Krasnoë-Sélo. »

ÉTRANGER

ITALIE. — Le *Moniteur de Rome* publie cette note dont on appréciera toute la portée :

« Plusieurs journaux italiens et étrangers publient des informations au sujet de l'attitude du Vatican relativement à un prétendu voyage de l'empereur Guillaume à Rome. »

« Toutes ces informations, notamment celles que nous trouvons dans la *Capitale*, sont absolument fantaisistes. »

— *L'Osservatore Romano*, organe du Vatican, croit que l'entrevue de Peterhof altèrera sensiblement les conditions actuelles de la triple alliance, surtout en ce qui concerne l'Italie, qui y avait pris la place de la Russie.

— M. de Mouy, ambassadeur de France, a quitté Rome; l'interim est fait par M. Gérard, chargé d'affaires, qui est arrivé samedi.

L'Italie déclare que M. Crispi n'ira pas à Carlsbad, mais qu'il restera à Rome où sa présence est nécessaire pour l'expédition des affaires.

ALLEMAGNE. — Les relations entre Londres et Berlin sont, dit-on, fort tendues. D'après une dépêche adressée de la capitale de l'Allemagne aux *Débats*, plusieurs journaux commentent une information de la *Gazette de Silésie* (organe qui reçoit souvent des communications du gouvernement), d'après laquelle le général de Winterfeld, qui avait été chargé d'annoncer officiellement à la reine d'Angleterre l'avènement de Guillaume II, aurait été reçu froidement à Londres, ainsi que sa suite.

Cette nouvelle a produit une impression assez pénible, car il est rare qu'une cour fasse sentir à un envoyé officiel et chargé seulement d'une mission d'apparat aucun autre sentiment que ceux d'une courtoisie toute d'étiquette.

ESPAGNE. — Don Carlos vient de publier un manifeste au sujet de quelques défections qui se sont produites dans les rangs de ses partisans.

NOUVELLES MILITAIRES

M. de Freycinet a reçu MM. Jovis et Charpentier, délégués de l'Union aéronautique de France, et s'est longuement entretenu avec eux de la formation d'un corps d'aéronautes réservistes et de l'élaboration d'un règlement de l'aérostation, qui est aujourd'hui du ressort du département de la guerre: transport des dépêches, observations des mouvements des armées, explosifs, etc.

Le ministre de la guerre a chargé MM. Jovis et Charpentier de rédiger un rapport,

avait quelque raison de penser ainsi, car il n'eût su que faire de la couronne, tandis qu'il utilisait à merveille les meules de son moulin et les flots poissonneux de la Vienne et des boires environnantes.

Le père Barbot était heureux, d'autant plus heureux que sa vieille femme, la mère Julienne, lui reprisait ses bas, ses chemises de laine et ne le laissait manquer de rien!

L'heureux Barbot aimait la pêche avec passion. Tous les jours, sans exception, il péchait entre les moutures, et pour ne point perdre de temps, il avait installé, à une de ces petites fenêtres, une gigantesque ligne dont l'hameçon plongeait dans la Vienne tandis que le bouchon flottait sur l'eau.

Et quand il paraissait à sa fenêtre, avec sa tête de carpe aplatie, ses gros yeux ronds, sa bouche doucement souriante, ses petits favoris grisonnants et ses épaules un peu voûtées, ne croyez pas qu'il admirait le paysage! Non! ce paysage magnifique, il le connaissait depuis son enfance, il était pour ainsi dire né dedans, il en faisait partie, et il ne savait point en détailler les beautés; mais il examinait sa ligne, et, si le bouchon s'enfonçait... crac! une petite brochette en bois se soulevait, entraînait la ligne, et le père Barbot n'avait plus qu'à tendre la main pour saisir la tanche, le brochet ou la carpe qui frétillait au bout.

Aussi, le seul chagrin que pût éprouver l'excel-

lent père Barbot était-il de voir les eaux tellement hautes qu'elles empêchaient la pêche à la ligne.

La mère Barbot le savait bien, et sitôt qu'une vilaine patte d'oie ridée se formait au coin de l'œil de son mari, elle disait tout de suite :

— Ça ne va donc pas, Barbot?

— Non, Julienne, ça ne va pas!

Ce matin-là, précisément, le 4 juin 1856, Julienne avait vu la patte d'oie, elle avait posé sa question et obtenu la réponse traditionnelle. Mais la patte d'oie était encore plus marquée que d'ordinaire et les deux braves gens, assis en face l'un de l'autre, dans le moulin, mornes et silencieux, offraient le plus singulier spectacle qu'on pût imaginer.

Barbot avait tiré ses lunettes et les avait posées lentement sur son nez, puis il avait tiré du fond de son chapeau un papier sortant des presses de Saumur et il avait lu et relu, en poussant de profonds soupirs.

Ce papier portait l'imprimé suivant :

« Monsieur et bien cher collègue, »

« Vous êtes averti que le concours triennal de pêche à la ligne dans les boires de la Vienne et du Verron aura lieu le 5 juin 1856. »

« On commencera à six heures, suivant le règlement, et on terminera à onze heures précises, avec le cor de chasse que sonnera, pour avertir de

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST

L'orage de dimanche

Nous n'avons eu, dimanche, qu'une faible partie de l'orage; tout s'est borné, chez nous, à une forte averse.

L'ouragan s'est déchaîné, avec toute sa violence, dans la vallée de l'Indre, en poussant une pointe vers le Cher. A Larçay et dans plusieurs communes environnantes, la grêle est tombée fortement sans occasionner, toutefois, nous dit-on, de dégâts trop sérieux.

On nous écrit d'Azay-le-Rideau, 22 juillet :

« Ce soir, de cinq heures et demie à six heures, un nuage orageux venant du sud-ouest et se dirigeant vers le nord-est nous a donné pendant une demi-heure une pluie torrentielle accompagnée d'un continu roulement de tonnerre. »

« La fin de l'averse a été accompagnée d'une chute de grêlons d'une taille extraordinaire. Nous en avons pesé plusieurs nous-même, et après l'averse, de cinquante grammes, et ils avaient déjà perdu de leur poids. »

« Nos voisins affirment en avoir pesé de 75 grammes. Les moyens avaient la taille

d'une très belle noix. Des cloches ont été brisées dans les jardins. »

« Nous croyons que fort heureusement cette grêle a dû tomber assez claire à travers la pluie. »

« Beaucoup de gens ici ne se souviennent pas avoir vu de grêlons d'une pareille taille. Il faut dire que notre contrée est privilégiée et que nous avons très rarement à souffrir de la grêle. »

On nous écrit d'autre part, de Loches, 23 juillet :

« Hier soir, vers 9 heures, un orage épouvantable s'est abattu sur la ville de Loches. C'était un vrai cyclone: arbres, cheminées, pans de murs, hangars, tout tombait comme un château de cartes. Une tempête, enfin, qui a tout inondé; la grêle, grosse comme des noix, brisait carreaux, vignes, de telle sorte que tout un quartier de la ville présente une vraie désolation. »

« Nous avons vu des arbres entiers déracinés et transportés d'une promenade dans un abreuvoir. Les parcs de Sans-Sac et de Montais sont en partie détruits, des cheminées effondrant des couvertures et mettant en danger la vie des habitants et notre pauvre vignoble qui va perdre la moitié, dans des endroits les 2/3 d'une récolte déjà bien éprouvée par les mauvais temps; les blés couchés; en un mot, c'est pour notre pays une perte irréparable. »

« Ce matin encore, on trouvait des blocs de glaçons accumulés qui étaient encore de la grosseur des deux poings. »

Cet orage a suffi pour troubler le temps de nouveau. Hier encore, nous avons eu, à plusieurs reprises, une pluie torrentielle.

Des nuages énormes roulaient dans l'atmosphère, et par intervalles dans la journée nous nous sommes trouvés plongés dans l'obscurité.

CHEMIN DE FER D'ANGERS A NOYANT

Dans sa séance du 18 juillet 1888, le Sénat a adopté un projet de loi, tendant à autoriser le département de Maine-et-Loire à créer des ressources extraordinaires pour la construction d'un chemin de fer d'intérêt local d'Angers à Noyant.

UN GROS ÉVÉNEMENT INDUSTRIEL

Nous apprenons que l'usine Joubert-Bonnaire, filature de chanvre et manufacture de toiles à voiles, à Angers, va changer prochainement de raison sociale. Les chefs et propriétaires de plusieurs usines d'Angers, Max Richard, Segris et C^{ie}; Pelou, Bonnesfont, Bordeaux et C^{ie}, et d'autres encore, se sont formés en société pour acquérir de M. Ambroise Joubert l'usine de la Blancheraie et en continuer l'exploitation. Nous sommes ainsi assurés de voir conserver à la ville d'Angers ce bel établissement, qui est une de nos gloires locales, en même temps qu'il fournit le travail et les moyens d'existence à une nombreuse population d'ouvriers. (Union de l'Ouest.)

LES TABLEAUX-ANNONCES

De nombreuses protestations parvien-

se souleva plus à l'aise et que l'âme elle-même s'éleva plus facilement vers son Créateur quand la brise, traversant ces immenses espaces, apporte avec elle tous les parfums que Dieu a semés dans les fleurs.

Je ne sais pourquoi j'ai toujours porté envie aux meuniers. Je n'ai jamais pu en voir un, coiffé de son petit bonnet de coton blanc ou bleu, passant tranquillement sa tête par la lucarne de son moulin pour lancer dans l'infini quelque gaie chanson, sans désirer d'être pour un temps à sa place! Qu'on y songe! Être assis près des meules que le vent fait tourner et qui travaillent pour vous, voir la farine tomber peu à peu dans les sacs, écouter les craquements des planches et des câbles, suivre le bruit monotone des ailes qui berce la pensée, regarder d'un œil à demi-fermé les voiles qui tournent, tournent et tournent encore et sans fin, quel rêve!

Oh! comme je m'étendrais avec ivresse, le soir, dans mon moulin, en livrant aux violences de la tempête mes grandes ailes de toile, déployées au large!

Telle était la pensée de Jean Barbot, vulgairement appelé père Barbot, propriétaire du moulin de Candes, habile meunier devant les hommes et grand pêcheur devant Dieu.

Jean Barbot n'aurait pas donné son moulin et sa pêcherie pour la couronne de France, et il

la clôture, notre trésorier, M. Hupon.

« Toutes les fritures généralement prises seront comptées et frites à la *Tanche-Nacrée*, pour, suivant l'usage de nos pères, être mangées. »

« Le vainqueur n'aura rien à payer. »

« Le concours des présidents aura lieu le lendemain, 6 juin, à la même heure. »

« Nota-Bene. — On est prié d'apporter son pain et son couteau. Les esticots ne sont pas fournis par la Société. »

« Défense générale de parler jusqu'au cor de chasse. La fraude est interdite. »

Signé: JEAN BARBOT,

Président de la Société des Pêcheurs-Réunis de Candes et de Montsoreau.

Jules GRELLEPOIS,
Vice-Président.

HUPON,
Trésorier.

La Société des Pêcheurs-Réunis de Candes et de Montsoreau! Quelle création et quelle gloire pour le meunier-pêcheur du moulin de Candes!

(A suivre.)

A l'hôpital militaire.
On ampute la jambe droite d'un ligard.
Au milieu de l'opération, le blessé se réveille et pousse des cris épouvantables.

— Tonnerre!... s'écrie le major. Si tu g... comme ça, je te les coupe toutes deux!

